

Rendez-vous
à Gibraltar

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Île au rébus

Terreur dans les vignes

La Trace du sang

La Petite Fille qui en savait trop

Trois étoiles et un meurtre

Peter May

Rendez-vous à Gibraltar

*Traduit de l'anglais
par Ariane Bataille*



Titre original : *A Silent Death*

© Peter May, 2020

© Éditions du Rouergue, 2020,
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0451-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Jon Riley

*À tous les fous, les marginaux,
les rebelles,
les fauteurs de troubles,
les anticonformistes.
À tous ceux qui voient les choses
différemment.
À tous ceux qui n'aiment pas
les règles.
Vous pouvez les citer,
les désapprouver,
les glorifier ou les dénigrer,
mais vous ne pouvez certainement
pas les ignorer,
car ils changent les choses.*

Steve Jobs

Prologue

Au moment d'éteindre les lumières, en cette douce soirée de mai, il est loin de se douter que son geste va bientôt faire couler le sang. Et, finalement, entraîner la mort. L'innocence est souvent précurseur de désastre.

C'est la lune qui attire d'abord son regard. Une lune gibbeuse sortant de l'étendue noire de la Méditerranée pour se refléter sur une surface aussi lisse que du verre fumé. Il ne saurait dire si elle est montante ou descendante car, depuis une semaine, le temps est anormalement couvert. Cela fait une éternité, semble-t-il, qu'il n'a pas contemplé de sa terrasse un firmament étoilé, visible malgré la pollution lumineuse de cette côte andalouse surpeuplée. Mais les nuages ont répandu leurs larmes sur le sol aride et sont partis plus loin, laissant presque immédiatement de nouvelles pousses vertes dans leur sillage.

La chaleur est de nouveau là. Avec la promesse d'un retour au rituel quotidien du soleil éternel. Pourquoi, autrement, l'appellerait-on la Costa

del Sol ? Il en sera ainsi tout l'été, jusqu'en automne, sans une seule goutte de pluie. Une chaleur féroce, impitoyable, qui atteindra son apogée au moment où les touristes viendront en masse dénaturer les plages, et vireront du blanc au rouge puis au brun, pendant que les gens du pays se déplaceront à l'ombre des rues étroites, dormiront aux heures les plus chaudes, attendront la fraîcheur du soir pour dîner.

Il fait bon maintenant, une légère brise marine agite les feuilles des palmiers, de l'autre côté de la piscine, et la stridulation des cigales envahit la nuit. C'est seulement après avoir éteint le spot immergé du bassin qu'il remarque une lueur au-delà du mur, où il s'attendait à trouver la villa voisine plongée dans le noir. Une lumière venant des baies coulissantes dessine les ombres allongées des transats sur les dalles en terre cuite qui entourent la piscine.

En voyant une silhouette bouger dans le vaste séjour et passer brièvement devant la lumière, il se raidit. Son cœur s'emballe. Il sent le sang pulser à l'intérieur de sa tête, sa pression artérielle augmente, il imagine déjà le regard désapprobateur de son médecin. A-t-il bien

pris ses diurétiques ? Un homme de son âge doit être prudent.

Il a la bouche sèche. Il se souvient des quelques fois où il s'est assis sur cette terrasse avec Ian pour siroter du gin Harris dans des verres où les gros cubes de glace occupaient plus de place que le jus d'ananas. Un jeune homme sympathique, ce Ian. Écossais. Mais à l'accent raffiné, à l'intonation agréable. Et peut-être pas si jeune que ça, après tout. Quand vous abordez votre septième décennie, tous les autres vous paraissent jeunes. D'ailleurs, il ne s'est jamais demandé quel âge avait Ian. Quarante ans ? C'est si difficile à deviner de nos jours. Il a tout de même quelques cheveux gris. Son corps est mince, musclé, uniformément bronzé. Ah, comme il aimerait avoir de nouveau l'âge de Ian. Même s'il est conscient de ne jamais avoir eu son allure.

Il revoit son voisin en train de lui adresser, le matin même, un bonjour enjoué et dire, par-dessus le mur qui sépare les deux jardins, qu'il s'absente plusieurs jours avec Angela. Pour des vacances de printemps. À Barcelone. Plus une ou deux nuits à Sitges.

Vraiment ? Des vacances ? Quand on vit dans un endroit pareil, quel besoin de prendre des vacances ? Il repense brièvement à ses années passées à travailler à la City. Ses trajets quotidiens dans la grisaille des froids matins anglais avant de s'asseoir dans un bureau étouffant, les yeux fixés sur des écrans pour regarder les diagrammes financiers monter et descendre comme la houle d'un océan après la tempête. C'est bien la seule chose qu'ils ont en commun, Ian et lui. Leur unique sujet de conversation, d'ailleurs. Une fois celui-ci épuisé, ils lèvent leurs verres à leurs lèvres et combent le silence avec le tintement des glaçons.

Quelqu'un est entré chez Ian alors qu'il ne devrait y avoir personne. Il envisage d'abord de traverser le jardin pour aller voir de plus près. Mais si jamais l'intrus l'aperçoit ? Dommage qu'il ne connaisse pas le numéro du téléphone mobile de Ian, il pourrait l'appeler, savoir ce qu'il en pense, en avoir le cœur net. Or jamais ils n'ont échangé leurs numéros. Pourquoi l'auraient-ils fait ?

Figé sur sa propre terrasse, il se demande pourquoi l'alarme ne s'est pas déclenchée. Puis

il voit de nouveau la silhouette passer dans la lumière. Sans se cacher. Alors, vite il tourne les talons et va chercher son téléphone.

Ils sont trois policiers de permanence au commissariat lorsque l'agent de service à l'accueil reçoit l'appel. En relevant la tête, il s'imagine que Cristina l'observait à travers la vitre et qu'elle s'est dépêchée de détourner les yeux. Il a toujours cru que les femmes le trouvaient séduisant. Même s'il a depuis longtemps dépassé l'âge limite et que ses liaisons successives ont invariablement tourné court dès que ses partenaires l'ont un peu mieux connu.

En réalité, c'est son propre reflet que Cristina regardait ; si elle s'était aperçue qu'il la contemplait avec intérêt, elle en aurait sans doute été la première surprise. Car elle vient justement de se dire qu'elle a l'air vieille et stressée. À trente ans, plus très loin de l'âge mûr, elle a déjà des cernes sous les yeux et des pattes-d'oie. Avec ses cheveux tirés sévèrement en arrière, attachés comme d'habitude en queue-de-cheval, on voit ses racines noires ; elle regrette d'avoir décidé de les teindre en

blond. Trop d'entretien. Bientôt ces racines vont sûrement grisonner. Enfin, elle a au moins conservé sa silhouette, même après avoir eu un enfant. Elle est petite et mince. Ses collègues masculins la dominant tous – sans exception. Elle détourne la tête juste au moment où l'agent annonce :

– Soupçon d'effraction. À La Paloma.

Diego lève les yeux de son jeu de cartes. À l'inclinaison de sa tête et à la courbure de ses sourcils, elle devine qu'il veut qu'elle se rende là-bas à sa place avec Matías. Sa garde se termine dans trente minutes ; sa femme, épuisée par un accouchement récent et le manque de sommeil, l'attend à la maison avec leur nouveau-né pleurnichard.

Cristina soupire. Elle sait parfaitement qu'elle ne doit son boulot, ici dans ce club d'hommes, qu'à l'exigence des quotas. Et à l'obligation de faire effectuer la fouille au corps des femmes suspectes par une policière. Jamais ses supérieurs n'auraient choisi de l'affecter à une tâche plus importante que la circulation. Bien qu'elle ait obtenu son diplôme avec mention à la fin de ses études à l'académie de police

d'Ávila. Et bien qu'elle soit immanquablement la meilleure d'Estepona aux exercices de tir. Mais si Diego y va avec Matías, il ne sera pas de retour chez lui avant plusieurs heures. Même s'il s'agit d'une fausse alerte, la paperasse lui prendra un temps fou.

— D'accord, dit-elle sans se douter une seconde que ce geste généreux va détruire sa vie.

Les rues de Marviña sont désertes lorsque le 4x4 Nissan blanc au toit surmonté d'une rampe de gyrophares bleu, orange et blanc sort du parking souterrain de la *Policía Local*. Matías est au volant ; il les conduit vers le rond-point, en haut de la colline, à travers les flaques d'obscurité stagnant entre les lumières faiblardes des réverbères. La lune baigne des hectares de vignes aux feuilles toutes neuves qui ondulent vers le miroitement lointain de la mer. Des zones d'urbanisation hideuses font tache sur les pentes autrefois vierges, certaines abandonnées, achevées mais inhabitées, victimes du krach financier ayant signé la fin du boom immobilier qui a ravagé ce littoral. Au-dessus

d'eux, les montagnes de la Sierra Bermeja se découpent en ombres pointues sur le ciel étoilé. Plus bas, les lumières de Santa Ana de las Vides scintillent autour de la baie.

Matías négocie à toute vitesse les virages dangereux de la route qui descend vers la mer, dépasse le magasin de fruits et légumes situé au rez-de-chaussée d'un immeuble en briques rouges, puis le méli-mélo de maisons blanches nichées entre les plissements de la colline, sur leur gauche. Il leur faut moins de quinze minutes par l'A7, en direction de l'ouest, pour atteindre le rond-point d'où monte la route en pente raide qui mène à La Paloma, où de riches Européens du Nord, et plus récemment des Russes, se sont fait construire des villas de plusieurs millions d'euros avec vue imprenable sur la mer.

Celle dont l'adresse est notée sur la feuille de service a été enregistrée au nom de Ian Templeton, un expat britannique. Elle se dresse fièrement sur un rocher à pic, 17 mètres au-dessus de la route ; de là, on aperçoit l'autre rive de la Méditerranée où, en hiver par temps clair, se dessine la masse sombre des chaînes